



Stefan Schomann



RÉCITS D'UN CAVALIER-VOYAGEUR

Préface de Jean-Louis Gouraud



DELACHAUX
ET NIESTLÉ



LE LABEL YLIGA

C'est une initiative portée par plusieurs maisons d'édition, qui souhaitent faire de ce label une marque de fabrique et de traçabilité d'ouvrages édités de façon la plus respectueuse possible de l'environnement.

On ne peut pas vous promettre le « zéro déchet » ou le « zéro pollution » mais on vous propose des ouvrages plus éco-responsables. Une nouvelle manière de lire le monde grâce à nous tous, éditeurs, auteurs, imprimeurs, distributeurs, libraires, lecteurs.

Parce que le livre doit servir la planète sans l'abîmer !

- ◆ Des livres qui traitent d'environnement, de bien-être, de « bien-manger », de conscience écologique, sociale et politique, des livres pour les adultes et pour les enfants, des livres qui donnent du sens en plaçant notre planète au cœur de notre quotidien, de notre réflexion.
- ◆ **Moins de papier** : des formats d'ouvrage choisis pour leur très faible gâche de matière.
- ◆ **Un papier certifié** aux normes environnementales FSC et PEFC (des écolabels garantissant une gestion durable des forêts).
- ◆ **Moins de produits chimiques** : utilisation d'encre végétales, absence de vernis et de pelliculage issu de la pétrochimie.
- ◆ **Pas de couverture cartonnée ni de film plastique** protégeant les ouvrages.
- ◆ **Impression simultanée** des couvertures d'ouvrages de même format.
- ◆ **Impression en France** à moins de 500 km de nos entrepôts. Pas d'impression en Asie, pas de transport aérien.
- ◆ **Des process repensés** : suppression des tirages papier pour contrôler les étapes de fabrication avec le photogreveur et l'imprimeur, facturation 100 % numérique, diminution des services de presse papier, une communication essentiellement numérique.

* Yliga, pourquoi ce nom ? C'est le nom, en langue moré, d'un arbre aux vertus médicinales qui vit entre le Sahara et l'Afrique tropicale et qui, comme d'autres essences, a su s'épanouir dans des conditions environnementales difficiles. Il est, pour nous, un symbole de l'adaptation nécessaire et possible, de même qu'un exemple d'exploitation vertueuse des ressources naturelles.



Stefan Schomann



Récits d'un cavalier voyageur

Préface de Jean-Louis Gouraud

Traduction d'Odile Koenig



DELACHAUX
ET NIESTLÉ

Édition originale :

Titre original : *Das Glück auf Erden*

Publié en Autriche par Picus Verlag Ges.m.b.H., Vienne

© Picus Verlag Ges.m.b.H., Vienne

Édition française :

© Delachaux et Niestlé, Paris, 2021

ISBN : 978-2-603-02830-8

Responsable éditoriale : Stéphanie Zweifel

Préparation de copie : Sandrine Harbonnier

Relecture : Carine Barth

Couverture : Mathilde Delattre-Josse

Photogravure : IGS Charente-Photogravure

Cet ouvrage ne peut être reproduit, même partiellement et sous quelque forme que ce soit (photocopie, décalque, microfilm, duplicateur ou tout autre procédé analogique ou numérique) sans une autorisation écrite de l'éditeur.

CHARTÉ DELACHAUX ET NIESTLÉ

- ❶ L'éditeur nature de référence **depuis 1882**.
 - ❷ Le fonds éditorial le plus complet en langue française avec **plus de 450 ouvrages** consacrés à la nature et à l'environnement.
 - ❸ Des auteurs **scientifiques et naturalistes reconnus**.
 - ❹ Les **meilleurs illustrateurs naturalistes**, pour la précision et le réalisme.
 - ❺ Des ouvrages spécifiquement adaptés à l'utilisation sur le **terrain**.
 - ❻ Des **contenus actualisés** régulièrement pour relayer les avancées scientifiques les plus récentes.
 - ❼ Une **démarche éco-responsable** pour la conception et la fabrication de nos ouvrages.
 - ❽ Une **approche pédagogique** qui sensibilise les plus jeunes à l'écologie.
 - ❾ Une réflexion qui éclaire les **grands débats sur l'environnement** (biodiversité, changement climatique, écosystèmes).
 - ❿ Une implication aux côtés de tous ceux qui œuvrent en faveur de la **protection de l'environnement** et de la conservation de la biodiversité.
- 📍 **RETROUVEZ-NOUS SUR WWW.DELACHAUXETNIESTLE.COM ET SUR FACEBOOK**

Le cheval est, de tous les animaux à quatre pattes, le plus noble et le plus utile. C'est pourquoi, ici, il doit en être dit plus sur lui que sur tout autre animal.

Conrad Gessner,
Histoire des animaux

Préface

par Jean-Louis Gouraud

Dans sa version originale, cet ouvrage a pour titre une formule très attrayante, puisqu'elle consiste à ne promettre rien de moins que le bonheur sur terre (*Das Glück auf Erden*).

Pour un Allemand, ces quatre mots suffisent à évoquer une phrase célèbre d'un poète du XIX^e siècle, affirmant que le bonheur sur terre se trouve... sur le dos d'un cheval ! Si tout le monde en Allemagne connaît cette expression, son auteur, en revanche, est injustement tombé dans l'oubli. Que réparation lui soit rendue ici : il s'appelait Friedrich von Bodenstedt.

À ceci près que je soupçonne ledit poète de s'être en fait emparé d'un dicton arabe rapporté par un général français (Eugène Daumas) qui vécut longtemps en Algérie, au temps de la conquête, et eut de fréquents échanges avec un éminent connaisseur des traditions, l'émir Abdelkader. Dans un ouvrage paru dans les années 1850, *Les Chevaux du Sahara*, le brave général, passionné d'hippologie, mentionne un dicton local qui prétend que le bonheur sur terre peut se trouver, certes, sur le dos d'un cheval, mais aussi entre les bras d'une femme ou dans la fréquentation des livres. Notre cher Friedrich von Bodenstedt n'a donc fait qu'édulcorer cette citation pour en tirer la formule raccourcie devenue

proverbiale en Allemagne. Je lui préfère toutefois la version longue, d'autant qu'on va pouvoir en vérifier immédiatement le bien-fondé.

Deux des critères au moins étant réunis ici, nul doute, en effet, que les lecteurs du présent ouvrage y trouveront leur bonheur.

J'y ai trouvé, pour ma part, d'immenses satisfactions, de différentes natures.

Plaisir de la lecture, d'abord : Stefan Schomann a l'écriture généreuse, qui révèle un regard toujours bienveillant sur le monde, et ceux – bipèdes ou quadrupèdes – qui l'habitent. Plaisir d'y retrouver, presque intactes, des situations que j'ai eu la chance de vivre voici vingt et parfois trente ou quarante ans, mais plaisir, aussi, d'y faire des découvertes, d'y apprendre, encore et encore, mille secrets de l'extraordinaire relation qu'entretiennent, depuis cinq millénaires au moins, le cheval et l'homme. Plaisir, enfin, d'avoir, grâce au témoignage de l'observateur subtil qu'est l'auteur, confirmation du fait que ces deux espèces mammifères, à la fois si différentes et si complémentaires, sont indissociables, qu'elles ne peuvent se passer l'une de l'autre, qu'elles sont interdépendantes et que toute tentative de les séparer, ou de rompre le pacte qui les lie depuis si longtemps, serait criminelle.

S'il a été question plus haut d'un proverbe arabe, je ferai appel, pour terminer cette préface, à une tradition plus ancienne encore. L'un des livres de la Bible, le Deutéronome, laisse entendre que Moïse aurait mis en garde les Hébreux contre l'emploi des chevaux : dès que vous utiliserez cet animal, leur aurait-il dit (à peu près), vous serez pris par d'irrésistibles désirs de conquête.

Il n'avait pas complètement tort. C'est en tout cas ce qui est arrivé à l'auteur de ce livre, qui a été pris par d'irrésistibles désirs de voyages et de découvertes.

Tous les historiens sont d'accord sur ce point : c'est bien le cheval qui a permis aux hommes de partir à la découverte du monde. Que l'un de ces hommes sillonne le monde pour aller à la découverte des chevaux n'est-il pas un juste retour des choses ?

Le messager à cheval

Galop d'essai en pays souabe

Au cours de l'été 2016, un voyageur dans le temps surgit dans le sud du Jura souabe. Les travaux d'extension de la rocade d'Unlingen viennent de mettre au jour cinq tombes celtiques. La découverte la plus précieuse, une statuette en bronze, n'est pas plus grande qu'un paquet de cigarettes, et pourtant elle fait sensation : il s'agit vraisemblablement de la plus ancienne représentation d'un cavalier jamais trouvée au nord des Alpes. « Ce genre de trouvaille n'arrive qu'une fois dans la vie », avoue Leif Hansen, l'un des archéologues qui ont participé aux fouilles. Il y a plus de deux mille sept cents ans, cette petite sculpture avait été offerte à un membre important de la société de l'époque pour l'accompagner dans son dernier voyage. Elle a ainsi vaillamment traversé les âges jusqu'à ce qu'une pelleuse la tire sans ménagement de son sommeil.

Le cheval, qui, plus que tout autre animal, symbolise le prestige et la puissance depuis l'Antiquité, atteste, à lui seul, du haut rang du défunt. En outre, il est ici doté de deux têtes orientées dans des directions opposées. L'homme qui se tient à califourchon sur son tronc cylindrique est entré dans l'histoire culturelle sous le nom de « cavalier d'Unlingen » (*Unlinger Reiter*).

Lorsque l'on observe cet homme à cheval, on remarque tout de suite ses grands yeux arrondis et son nez imposant en forme de pyramide. De ses bras d'une longueur démesurée, il semble s'agripper derrière les oreilles du cheval. Même s'il se tient bien droit, on sent qu'il est vraiment en train de chevaucher. Sa posture évoque à la fois tension et souplesse, ce qui détonne avec les statues équestres du Moyen Âge, représentant souvent le cheval comme un simple socle à quatre pattes. Les deux têtes de cheval sont aussi visiblement en mouvement. Les parties inférieures des jambes sont cassées. La statuette devait être montée sur un récipient ou un coffre, peut-être même sur l'urne funéraire.

Dans sa vitrine du musée de la Heuneburg, le cavalier affiche une expression sereine et recueillie, comme s'il se demandait où le voyage allait le mener. Pourtant, un examen plus attentif révèle deux visages, telle une illusion d'optique. Le second a été mis en évidence par tomographie. À l'écran, l'objet peut être tourné dans tous les sens. Les restaurateurs ont choisi le meilleur côté de la statuette et comblé les trous dus à la corrosion. Puis, après l'avoir mise sous un éclairage favorable, ils ont généré une image optimisée de l'original grâce à l'imprimante 3D. Dans cette version, le cavalier affiche un large sourire. C'est le visage réjoui d'un homme qui s'apprête à lancer un cri de joie. Un moment de bonheur capturé pour l'éternité.

Unlingen se situe au pied du Bussen, la « montagne sacrée de la Haute-Souabe ». Non loin de là, le site fortifié de la Heuneburg constituait la plus importante métropole des Celtes. Jusqu'à présent, ces derniers n'avaient pas laissé plus de représentations de cavaliers que les tribus germaniques voisines. Ils diffèrent en cela des civilisations grecques, avec lesquelles les habitants de la Heuneburg étaient en relation

par la vallée du Danube, mais aussi par celle du Rhône : Marseille (*Massalia*) était alors la colonie grecque la plus importante de Méditerranée occidentale. Dans ces lieux, comme dans l'espace culturel étrusque, des fouilles avaient déjà révélé de telles représentations équestres, quoiqu'un peu plus anciennes et rares. Animal de prestige par excellence, le cheval était un attribut de luxe réservé aux princes et aux dirigeants. Son entretien exigeait des moyens financiers importants, mais surtout des compétences qui n'étaient pas tellement répandues à l'époque. Si Alexandre le Grand montait Bucéphale, ses troupes se déplaçaient à pied. Au départ, sa cavalerie ne comptait que quelques centaines de membres, et il n'a pu la développer que grâce aux peuples orientaux qu'il avait conquis, tels les Bactriens. Pendant longtemps, les Grecs ont acquis leurs chevaux grâce au commerce qu'ils entretenaient avec les Scythes, un peuple de cavaliers des steppes qui disposait non seulement de l'expérience requise, mais aussi de l'environnement adéquat.

Dans le monde francophone, un certain nombre de sites funéraires et de lieux de culte de la période celtique montrent que le cheval occupait une place tout aussi importante. La Tène, sur les rives du lac de Neuchâtel, en est un bon exemple. Dans ce site, qui a donné son nom à la période laténienne, ont été mis au jour des harnais et des pièces de chars datant de deux mille ans. Des chevaux étaient également sacrifiés dans le sanctuaire du Mormont, dans le canton de Vaud, en Suisse, et dans celui de Gournay-sur-Aronde, en Picardie. Près de Vix, en Bourgogne, la tombe d'une princesse contenait même un char de parade vieux de deux mille cinq cents ans, en plus de représentations de chevaux. Une puissante éminence, la colline du mont Lassois,

y veille sur les morts, comme au Bussen. À ses pieds serpente la vallée naissante de la Seine.

Dans son ouvrage très complet intitulé *Une histoire du cheval*, l'anthropologue Jean-Pierre Digard distingue deux catégories de cultures équestres : les peuples cavaliers, chez lesquels l'équitation est une pratique élémentaire, quotidienne et commune à tous, et les sociétés à écuyers, dans lesquelles l'équitation et les privilèges qui lui sont associés sont réservés à une petite élite. « C'est généralement dans ces dernières sociétés, où l'équitation est devenue un loisir aristocratique, que les techniques équestres ont atteint leur plus haut degré de perfectionnement et un raffinement – l'art équestre – que les équitations de travail, soumises à de fortes contraintes de productivité, ne peuvent guère se permettre. » C'est précisément parce que les chevaux domestiqués étaient encore rares en Europe occidentale à cette époque, et donc la pratique équestre, peu répandue, qu'un tel culte de l'équitation a pu se développer. Des découvertes telles que celles d'Unlingen ou de Vix témoignent parfaitement de l'immense prestige et du pouvoir fétichiste qui étaient attribués au cheval et, par là même, à la mobilité qu'il a révolutionnée.

À ce jour, la statuette d'Unlingen peut être considérée comme le plus ancien témoignage de la culture équestre en Europe centrale, un précurseur du développement sans précédent du partenariat entre l'homme et le cheval. Même si ce livre traite principalement des voyages à cheval, l'aventure de la domestication peut, elle aussi, être décrite comme un long voyage, qui perdure aujourd'hui. Qu'un animal sauvage, en outre si grand et si puissant, puisse ainsi se mettre à notre service et satisfaire nos besoins continue d'être une source d'étonnement. Chaque fois que nous le montons, un

peu du miracle de l'appivoisement transparaît. Les peuples de l'Antiquité célébraient cette relation révolutionnaire dans leurs cultes et dans leurs mythes. Une fois dompté, le cheval a pu être exploité de multiples manières : comme source de lait et de viande, d'un côté ; comme animal de trait, de bât et de selle, de l'autre. Les poulains servaient de compagnons de jeu aux enfants. Il n'est d'ailleurs pas impossible que l'équitation ait été inventée par leur biais. Dans les populations paysannes, *Equus caballus* était utilisé comme une sorte de « biomachine », labourant et tractant inlassablement. Il aidait les éleveurs à diriger leurs troupeaux. Il a rendu possibles les caravanes commerciales, les voyages scientifiques, les expéditions de secours et le transport du courrier. Il s'est également montré efficace lors des guerres et des razzias, influençant le cours de l'histoire, des invasions barbares à la progression inexorable des Mongols, de la propagation de l'Islam à la conquête du Nouveau Monde. « Nous devons notre victoire à Dieu et à nos chevaux », a proclamé Hernán Cortés.

Jusqu'à l'invention de la machine à vapeur et du chemin de fer, le cheval était le moteur le plus important de la civilisation. Il tombe surtout en désuétude après l'avènement de l'automobile. Le cheval de travail se retrouve alors au chômage. Il disparaît à la ville comme à la campagne, n'étant plus utilisé que dans les terrains impraticables et les régions sous-développées. Il amorce un retour dans des circonstances tragiques lors de la pénurie économique engendrée par la Seconde Guerre mondiale. Il faut se souvenir des interminables colonnes de ravitaillement qui devaient soutenir l'invasion allemande en Europe de l'Est et de l'exode des populations vers l'ouest qui s'est ensuivi, ou du voyage épique de la comtesse Dönhoff de la Mazurie à la Westphalie. Cependant, vers le milieu des années 1950, le cheval

est définitivement dépassé. Les gens pensaient, à l'époque, qu'il serait le premier animal domestique à s'éteindre, persuadés que le progrès technique et l'évolution sociale mettraient un terme à ses formes d'utilisation traditionnelles.

Au final et contre toute attente, un revirement étonnant s'opère, une génération plus tard. Jean-Pierre Digard parle carrément d'une « révolution ». Elle aurait eu la même importance « que la généralisation de la cavalerie il y a quelque trois mille ans ou que l'invention de la selle à arçon et des étriers il y a deux mille ans. Avec la motorisation des transports, de l'agriculture et des armées, le cheval est passé de la sphère de l'utilitaire, de l'indispensable, du travail à celle des loisirs ». Dans les pays très industrialisés, le cheval fait un retour en force : animal totem, partenaire de sport et complice de loisir, substitut d'enfants ou de conjoints, objet de faire-valoir ou compagnon de voyage. Cette évolution est remarquable parce qu'elle fait réapparaître des impulsions protohistoriques. Qu'il s'agisse de la redécouverte de races primitives, du succès des chuchoteurs, de la popularité de l'équitation western ou du rôle des chevaux dans le folklore, la publicité et le tourisme, la nostalgie n'est jamais très loin. On se rend au travail en voiture, mais on se marie dans une calèche. Le cheval évoque un monde meilleur, une promesse de réconciliation entre la nature et la modernité. Puissant symbole de liberté, il incarne l'animalité domptée et nous rappelle notre propre nature toujours plus domestiquée. Las du poids de la civilisation, nous aimerions au moins retrouver des chevaux liés à leur terre d'origine, rustiques et impétueux. Nous sommes sur le point de nous laisser à nouveau séduire, pas si différents des nomades des steppes, qui s'occupaient autrefois des troupeaux sauvages et aspiraient à les suivre.

La randonnée à cheval est également en pleine renaissance : du lac de Constance à la lagune de Szczecin et des Pyrénées aux Ardennes, les fermes équestres sont de plus en plus nombreuses à proposer non seulement des petites promenades, mais aussi des circuits complets. Les itinéraires équestres à dimension transnationale, comme la célèbre « Route européenne d'Artagnan », ne promettent pas uniquement des voyages engageants à travers l'espace et le temps, ils soulignent également le lien unificateur de ce mode de déplacement, au-delà des frontières. Les choses ne sont guère différentes de ces temps lointains où l'Europe celtique, déjà peuplée, ne connaissait pas les frontières fixes. Dans le monde entier, les gens réalisent leur rêve du grand trek. Ce livre raconte quelques-unes des plus belles excursions. Près de la moitié des récits de ce livre relate des randonnées à cheval que j'ai moi-même vécues. La seconde moitié est surtout le fruit de recherches sur les races de chevaux et la culture qui les accueille. J'ai aussi inclus deux randonnées pédestres avec des chevaux et, parfois, des mules comme animaux de bât. Le cheval a d'abord été utilisé comme animal de trait et de somme avant d'être employé comme monture. Les traîneaux et les sacs sont d'ailleurs plus anciens que la selle. Ce n'est pas par hasard que l'accent est mis sur les races autochtones. Dans les cultures équestres traditionnelles, les animaux ne connaissent pas le manège ni le livre généalogique ; les clôtures et les consultations vétérinaires sont rares ; souvent même, il n'existe pas d'écurie. Leurs conditions de vie simples et rustiques contrebalancent la surprotection et l'anthropomorphisation des animaux dans notre société de loisirs. Aujourd'hui, ces races sont à nouveau très demandées, dans la vague du « retour à la nature », loin des chevaux de course et

d'obstacle ultrasélectionnés et hors de prix, loin de l'aristocratie consanguine des pur-sang.

Que dirait le cavalier d'Unlingen de tout cela ? Il serait sûrement heureux de voir que le Bussen est entouré d'enclos et d'écuries, qu'ici le secteur des concours hippiques est florissant, que les chevaux sont toujours utilisés pour l'exploitation forestière et que les conducteurs d'attelage sillonnent le site de la Heuneburg. N'oublions pas d'évoquer la capitale du Land, Stuttgart, dont le nom vient de *Stuotgarten* (ou *Stutengarten*, littéralement, « jardin aux juments »). Cela pourrait n'être, bien sûr, qu'une simple coïncidence. Mais il faut savoir que la plus grande procession équestre d'Europe, la procession du Saint-Sang autour de l'abbaye de Weingarten, a également lieu dans le Bade-Wurtemberg et non loin de là. La deuxième plus grande procession passe, elle, par la ville voisine de Bad Wurzach. Si ce n'est pas là le signe d'un héritage celtique...

En revanche, on pourrait s'étonner que le cheval, autrefois réservé à l'élite, se soit aujourd'hui largement démocratisé ; qu'il existe une surprenante abondance de races, de styles de monte et de modes d'utilisation ; enfin, que la qualité des animaux soit plus élevée que jamais, aussi bien dans la pratique de masse que dans le sport de haut niveau. Les chevaux sont également choyés comme ils ne l'ont jamais été auparavant, de sorte que l'on pourrait presque croire que ce sont eux qui nous ont pris à leur service en tant que domestiques. Nous risquons ainsi de voir de nouveau surgir les deux visages du cavalier d'Unlingen : d'abord le sérieux, pensif ; et puis l'autre, rayonnant de joie.

La randonnée au bout du monde

À travers les glaciers et les fjords d'Islande

Une tempête fonce au grand galop vers le fjord de Kaldalón. Quatre-vingts sabots tambourinent sur le chemin carrossable, atterrissent sur la plage de galets qui vibrent, résonnent et claquent, font gicler l'eau à travers l'étendue de varech dégagée par la marée. Nous voilà au milieu des eaux glacées, montures et cavaliers avec armes et bagages. Avancer à travers le gué qui ne se découvre que quelques heures, avancer malgré les clapotis et les éclaboussures dignes d'une vraie bataille d'eau, avancer pour rejoindre la rive étroite au loin...

De tout temps, les cavaliers ont emprunté de tels raccourcis le long de la côte burinée, gagnant souvent de précieuses heures de cette façon. Le fjord est bordé de parois de basalte brun ambré, sur lesquelles brillent encore, en juillet, des plaques de neige. Tout là-haut, le Drangajökull écrase la crête, tel un tapis de selle gris pâle. Le glacier, aussi étendu que la ville de Hanovre, se répand de tous les côtés comme un glaçage. Notre randonnée en fait le tour pendant sept jours avant de le traverser le huitième jour afin de regagner Laugaland, la ferme de notre guide Þórður (Thordur) Halldórsson. Pour nous, c'est l'aventure, probablement la seule randonnée à cheval sur glacier au monde. Pour Þórður, en revanche, c'est la route habituelle de Laugaland au Strandir, un itinéraire

utilisé depuis des siècles pour rallier la côte est. Autrefois, les chevaux y tiraient le précieux bois flotté, et parfois même des cercueils ou des canots, car il était, au final, plus facile de couper à travers la montagne que de se lancer dans le tour périlleux de la péninsule. Déjà à l'époque de la grand-mère de Þórður, Laugaland faisait partie d'un réseau de petites communautés qui encerclaient le Drangajökull. Chaque baie, presque, abritait une famille ou un clan entier. Tous vivaient de la pêche, cultivaient des légumes et élevaient quelques bovins, chevaux et moutons. Puis, dans les années 1950, la région s'est dépeuplée et, aujourd'hui, Laugaland constitue l'avant-dernier poste avant le cercle polaire arctique.

L'élevage de moutons a longtemps été le pilier de Þórður et de sa femme Dúna. « Le coin est idéal pour cela », explique-t-il. « Nous avons eu, une fois, la visite d'un botaniste. Il a dit que, s'il était un mouton, il aimerait vivre chez nous. » Cela fait pourtant déjà longtemps que l'élevage seul ne permet plus à la famille de subvenir à ses besoins. Þórður, en vrai touche-à-tout islandais, travaille donc comme chauffeur de bus scolaire et postier. En outre, deux fois dans l'année, il parcourt les paysages sauvages avec des amis et quelques hôtes payants. En Islande, c'est le dernier trek à l'ancienne, sans véhicule. Nous formons un groupe plein d'entrain : douze passionnés et passionnées de cheval venus d'Islande, du Canada, des Pays-Bas et d'Allemagne. En plus de nos propres montures, nous devons gérer trois chevaux de bât et cinq chevaux de rechange. Car, ce qui semble faire défaut aux Islandais, leurs chevaux n'en manquent pas : le feu. Ils sont considérés comme les chevaux les plus fougueux, mais aussi les plus endurants d'Europe.

Et, aux yeux de leurs amoureux, comme les plus beaux, évidemment. Bien qu'offrant toutes les nuances de couleurs, ils constituent l'une des races les plus pures au monde. Depuis

un millier d'années, l'importation de chevaux est interdite dans le pays. La population source a été sélectionnée parmi les chevaux des fjords scandinaves, auxquels sont venus s'ajouter des poneys des îles Britanniques, qui étaient à l'époque similaires à ceux de la race exmoor. Ses descendants sont des témoins vivants du Moyen Âge, au même titre que la langue islandaise, qui a également traversé les siècles sans se mélanger à d'autres. Elle compte d'ailleurs une bonne quarantaine de termes pour « cheval », dont la moitié sont péjoratifs. Cela n'a toutefois pas empêché les chevaux de l'île de connaître un grand succès à l'exportation ces dernières décennies. Ils le doivent aussi à leur nature sociable, à leur comportement amical et à leur résistance. Ils n'ont pas seulement conquis l'Islande, mais aussi le cœur des gens. Dans les pays germanophones, notamment, cette légende à quatre pattes a su trouver son fan-club, en particulier avec la série de films *Immenhof*.

Sans les animaux de selle et de trait, la colonisation de cette île inhospitalière n'aurait pas été possible. Les fermes sont trop dispersées pour qu'on puisse aller de l'une à l'autre à pied. À l'intérieur, les grandes étendues désertiques et rocailleuses sont également trop vastes pour être traversées à pied. D'innombrables rivières glaciaires descendent des hauts plateaux, et pourtant l'Islande n'avait bâti aucun pont avant le xx^e siècle. Quiconque possède de tels chevaux n'en a guère besoin. Intrépides, ils traversent fjords et rivières, contournent les falaises dans les vagues et utilisent les ruisseaux comme des chemins dans les vallées marécageuses. Ils ne rencontrent que rarement clôtures et vétérinaires, ne dédaignent pas les algues et les harengs salés et marchent même sur la glace avec des crampons. En plus de leur physionomie irrésistible, ils ont, comme l'a dit le poète national Halldór Laxness, « du vent dans les nerfs ». Laxness les

décrit ainsi : « Dans les yeux en amande se cache un savoir qui n'est pas donné à l'homme, un peu de la moquerie des idoles et, autour des naseaux et de la bouche, un sourire qu'aucune vamp de cinéma ne peut imiter. »

C'est l'isolement géographique de l'île, un inconvénient à bien des égards, qui a permis à une race de cheval unique de s'y développer sans subir aucun croisement, ce qui profite largement à l'Islande aujourd'hui. L'élevage et l'exportation de ces chevaux très convoités sont devenus une activité secondaire lucrative pour de nombreux agriculteurs. En outre, le tourisme, le secteur économique le plus important de l'île avec la pêche, serait nettement moins florissant sans eux. Ils sont près de deux cent mille à travers le monde aujourd'hui, presque autant que la population islandaise. Avec ses soixante-dix mille chevaux d'élevage, l'Allemagne se place au deuxième rang derrière l'Islande. Tels des ambassadeurs chargés de faire connaître leur culture, les chevaux islandais incarnent toute la sauvagerie et le romantisme de leur île. Jusque dans les années 1950, ils étaient souvent le seul moyen de transport en dehors de Reykjavík et, aujourd'hui encore, toutes les stations-service du pays proposent des fers à cheval dans leurs rayons.

Peu de régions offrent une telle diversité de paysages que les fjords de l'Ouest, cette excroissance en forme de corail qui regarde vers le Groenland. En même temps, peu de régions sont aussi isolées. C'est ici que se trouve l'extrémité de l'Islande, le bout du bout du monde. Néanmoins, des gens s'y sont installés il y a des siècles et ont tenu bon, malgré des conditions de vie plus difficiles qu'ailleurs. Au début des années 1960, même les derniers d'entre eux ont pourtant fini par déménager. Comme leurs fermes ne trouvaient pas acquéreurs, elles sont restées aux mains des familles et,

aujourd'hui, les enfants et petits-enfants s'en servent de résidences d'été. Þórður a toujours un voisin de l'autre côté de la vallée glaciaire, mais le suivant se trouve à soixante kilomètres de là, plus au sud. Il faut trois heures de route pour rallier Ísafjörður, l'unique petite ville des fjords de l'Ouest.

Nous atteignons enfin notre lieu de halte au bord du fjord principal, un bras de mer scintillant presque aussi large et imposant que le lac Léman. Comble de l'isolement, une ferme est nichée sur une île pittoresque au large. Les gens qui y vivent sont-ils heureux ? Nous montons l'enclos pour les chevaux dans un pré marécageux. Ils passeront la nuit ici. Quant à nous, après cette entrée en matière, nous retournerons en voiture à Laugaland. Dernière opportunité de compléter l'équipement... et d'avalier un gigot d'agneau à la rhubarbe.

Le lendemain matin, le ciel semble suspendu : nuages gris plombé, mer bleu acier. Telle une créature fabuleuse inerte et grincheuse, le Drangajökull est affalé sur la crête, gris blanc et monstrueux. Un souffle glacé dévale les pentes jusqu'à la mer. Ne vous approchez pas, semble dire le glacier, là s'arrête votre monde. Cependant, après avoir retrouvé les chevaux, les avoir bridés et chargés, toute trace de morosité a disparu. Même le nom de ma monture dorée évoque tout un programme : Sunna, « l'Ensoleillée ». Son tempérament est à l'avenant : fort, tout comme l'allure supplémentaire qui a fait la renommée des chevaux islandais : le tölt. Un trot puissant et rythmé, les quatre temps du Nord. Pour celui qui reste au sol, cette allure semble un peu grotesque mais, pour le cavalier, c'est la plus confortable possible. On dit qu'elle permet de tenir un verre de bière rempli sans en renverser une goutte. Dans l'immédiat, je suis déjà content de pouvoir tenir en selle quand Sunna effectue son staccato tumultueux sur les coussins de mousse et les champs de lave.

Il existe aussi une cinquième allure, l'amble, qui fait partir les chevaux comme des fous. Malheureusement, les plages n'étaient pas assez longues pour le pratiquer, ou alors c'est le courage qui m'a manqué.

Certains des jeunes chevaux qui nous accompagnent n'ont jamais porté de selle, encore moins un cavalier. Ce trek fait partie de leur formation. Ils doivent apprendre à s'intégrer dans le groupe et à suivre le rythme des animaux expérimentés, même en terrain difficile. En Islande, les cavaliers emmènent souvent un « cheval de main » lors des excursions – un autre animal qu'ils tiennent avec une longe –, ce qui leur permet d'entraîner deux chevaux en même temps à toutes les allures. Les novices suivent aussi la petite troupe sans longe. Bientôt, la simple vue de ce cortège majestueux fait battre notre cœur plus fort. Les animaux n'apparaissent pas comme des éléments étrangers, ils se fondent dans le paysage et contribuent à son décor. Le fjord est bordé de prairies, parsemées de boutons d'or et de linaigrettes, et de nombreux ruisseaux de mousses d'un vert cru. Vers midi, le ciel se met, lui aussi, à déverser toute son eau, nous chevauchons à travers une immense aquarelle. Mais n'est-ce pas ce que nous voulions : affronter les éléments, bien équipés ?

Alors, pourquoi une envie de douillet nous prend-elle lorsque nous apercevons une maison au loin ? Ce n'est pourtant qu'une baraque délabrée pleine de décombres et de bric-à-brac. Des nappes en lambeaux et des cadres de lits vides témoignent d'un confort depuis longtemps disparu. Le buffet abrite même un nid d'oiseau. Plusieurs participants veulent passer la nuit dans cette maison hantée. Pour les autres, Þórður installe une grande tente à ses côtés. La *lavvu*, abri traditionnel des Samis, le peuple indigène de Laponie, est utilisée depuis des milliers d'années dans le Grand Nord. Nous déroulons nos

sacs de couchage en étoile autour du poêle cylindrique, dans lequel du bois flotté humide brûle en dégageant une épaisse fumée. Chaussettes, bottes et culottes de cheval se retrouvent rapidement suspendues aux perches pour sécher. Une tente qui fume, une montagne encapuchonnée, un troupeau au pâturage : l'image même de la sérénité. bercés par le doux bruit de la pluie, nous finissons par nous endormir.

Une petite bande de corbeaux piailleurs se charge de nous réveiller. Nous ne découvrons qu'à cet instant la rive opposée, où toute une ribambelle de plateaux anguleux brille au soleil. Bientôt, le porridge bouillonne dans la marmite, la cafetière italienne siffle. Nous emballons tranquillement nos affaires, Þórður et ses assistants ajustent les caisses sur le dos des animaux de bât. Nous trottons d'abord le long de la plage, puis nous grimpons en file indienne jusqu'à un plateau dénudé balayé par le vent, uniquement peuplé par les cairns qui balisent le chemin. Certains des sentiers là-haut étaient déjà mentionnés dans l'*Edda*. Si le circuit de Þórður et de quelques autres randonneurs courageux ne les empruntait pas, ils tomberaient dans l'oubli. Nous progressons stoïquement et, quand la pente devient trop raide, nous mettons pied à terre. Pendant les pauses, Þórður a une grande diversité d'histoires à nous raconter, mais elles ont toutes un point commun : elles finissent mal. Comme celle du facteur qui est tombé dans la mer avec son cheval à travers une corniche de neige. Ou celle des baleiniers espagnols qui se sont échoués sur la plage et ont été massacrés par les indigènes. Ou encore celle du guide de montagne communiste et manchot qui, après une chute, a préféré risquer sa vie plutôt que d'être secouru par des soldats américains.

Enfin, la vue s'ouvre sur une baie abritée, dans laquelle se dressent quelques petites maisons carrées. L'odeur du café et des beignets nous accueille et, le visage heureux et